

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DE MÉDECINE

ANNÉE 1933

THÈSE

120

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

~~DIPLOME DOCTEUR~~

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1933

PAR

Abd el Hamid el Khmal

A. KHALIFA

LA MÉDECINE
DANS L'ANCIENNE EGYPTE

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

ÉTABLISSEMENTS BUSSON

117, RUE DES POISSONNIERS

1933

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DE MÉDECINE

ANNÉE 1933

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1933

PAR

A. KHALIFA

LA MÉDECINE
DANS L'ANCIENNE EGYPTE

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

ÉTABLISSEMENTS BUSSON

117, RUE DES POISSONNIERS

1933

LE DOYEN : ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.	PROUST.
Physiologie.	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ.
Bactériologie.	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie.	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET.
	GARNOT.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	LENORMANT
Clinique chirurgicale	CUNEO.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique.	GOSSET.
Clinique urologique.	TERRIEN.
	MARION.
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
Clinique gynécologique.	JEANNIN.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	J.-L. FAURE.
Clinique thérapeutique médicale.	OMBREDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	RATHERY.
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEMAITRE.
Clinique propédeutique.	Pierre DUVAL.
Clinique de la tuberculose.	SERGEANT.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	Léon BERNARD.
	MATHIEU.
Professeur sans chaire.	HOVELACQUE.
	MAUCLAIRE.
	MULON.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
AJOUANINE.	Neurologie et Psychiatrie.
BERTIN. . . .	Pathologie médicale.
ENARD Henri.	Pathologie médicale.
OCQ.	Pathologie chirurgicale.
ULE.	Pathologie médicale.
ISQUET. . . .	Pharmacologie.
DENAT.	Pathologie chirurgicale.
ATHALA. . . .	Pathologie médicale.
IABROL. . . .	Pathologie médicale.
AILLEY-BERT .	Physiologie.
IEVALLIER. . .	Pathologie médicale.
OGNON.	Physique.
ONZELOT. . . .	Pathologie médicale.
AILLE.	Obstétrique.
EY.	Urologie.
ASTINEL. . . .	Bactériologie.
ATELIER. . . .	Pathologie chirurgicale.
GAUDART d'ALLAINES.	Pathologie chirurg.
ROUD.	Histologie.
ALPHEN. . . .	Oto-rhino-laryngologie.
ARVIER. . . .	Pathologie médicale
AZARD.	Pharmacologie.
UGUENIN. . . .	Anatomie pathologique.
DANNON. . . .	Hygiène.

MM.	
LABBE (Henri) .	Chimie biologique.
LAROCHE Guy .	Pathologie médicale.
LEVEUF.	Pathologie chirurgicale.
LEVY-VALENSI	Neurologie et Psychiatrie.
LIAN.	Pathologie médicale.
MONDOR.	Pathologie chirurgicale.
MOREAU.	Pathologie médicale.
MOULONGUET.	Pathologie chirurgicale.
MOURE.	Pathologie chirurgicale.
OBERLING. . . .	Anatomie pathologique.
OLIVIER.	Anatomie.
PIEDELIEVRE .	Médecine légale.
PORTES.	Obstétrique.
QUENU.	Pathologie chirurgicale.
RICHET.	Physiologie.
SANNIE.	Chimie biologique.
SEZARY.	Dermatologie et syphiligraphie.
TROISIER. . . .	Pathologie expérimentale et comparée.
VALLERY-RADOT.	
(Pasteur). . . .	Pathologie médicale.
VAUDESCAL. . .	Obstétrique.
VELTER.	Ophthalmologie.
VIGNES.	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
UENIOT.	N...
EQUEUX.	Obstétrique.
EROUX.	Anatomie pathologique.

MM.	
NEVEU-LEMAIRE .	Parasitologie.
REITTERER. . . .	Histologie.
ZIMMERN.	Physique.

IV. — AGRÉGÉS

CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.	
ABRAMI.	Clinique médicale.
CHIRAY.	Clinique médicale.
DUVOIR.	Clinique médicale.
BASSET.	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER .	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.

MM.	
SCHWARTZ ...	Clinique chirurgicale.
LE LORIER ...	Clinique obstétricale.
LEVY-SOLAL ..	Clinique obstétricale.
METZGER.	Clinique obstétricale.
GUENIOT.	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT, agrégé.		Education physique.
LEDOUX-LEBARD.		Radiologie clinique.
WEIL-HALLE.		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FAMILLE

Tous mes remerciements pour tant de bontés
à mon égard; tant de sacrifices consentis
pour moi.

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE
ET DES HOPITAUX DE PARIS.

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE
ET DES HOPITAUX DE MONTPELLIER.

A MES AMIS.

A MONSIEUR LE DOCTEUR RAYMOND NEVEU,
*Chef du laboratoire du Service des Epidémies,
Préparateur au Collège de France,*

Dont l'aide et les conseils ont été pour moi
d'un précieux concours pour l'élaboration de
ce travail. Je l'en remercie vivement ainsi
que pour l'accueil cordial, chaleureux et
paternel qu'il m'a toujours réservé. Qu'il me
soit permis de lui exprimer ici, avec mon
admiration, ma plus profonde et respectueuse
gratitude.

A MON PROFESSEUR DE THESE,

MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

*Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine à Paris
et de Médecine préventive,*

*Professeur à l'Institut de Médecine Coloniale de Paris,
Chevalier de la Légion d'Honneur.*

En remerciement de son accueil affable et de
l'honneur qu'il me fait en acceptant la prési-
dence de cette thèse.

A MADAME FOUCART,
Conférencière au Musée du Caire.

A MONSIEUR DEWANY BEY,
*Docteur ès Sciences, Docteur en Médecine,
Directeur de la Mission Scolaire Egyptienne en France.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DE LINT,
à l'Université de La Haye.

A MONSIEUR LE DOCTEUR DERRY,
*Professeur d'Anatomie à la Faculté de Médecine
du Caire.*

Pour tout ce que j'ai appris de vos renseignements et de bons conseils, je me permets de vous présenter mes remerciements et vous assure de ma grande admiration jointe à mon profond respect.

INTRODUCTION

Le travail que je viens de présenter aujourd'hui à la Faculté de Médecine de Paris n'a pas la prétention d'être une œuvre complète, réunissant tout ce qu'on connaît et qui reste encore inconnu de la médecine chez les anciens Egyptiens. J'ai essayé plutôt de retracer dans cette thèse l'essentiel de ce qui intéresse la médecine au cours de cette longue période dont l'histoire n'a pu recueillir que de simples vestiges.

Il est un fait incontestable qu'à l'époque pharaonique la civilisation égyptienne avait atteint un degré très élevé. Malheureusement, des guerres successives et la conquête de la vallée du Nil par des peuples étrangers ont eu pour conséquences funestes de détruire ce que les anciens Egyptiens avaient édifié par leur zèle et leur labeur. L'esprit de destruction qui animait les conquérants n'est pas arrêté à ce qui est matériel, mais s'est aussi acharné contre les institutions intellectuelles, telles que les bibliothèques, sacageant tout ce qu'ils trouvaient sur leur chemin, œuvres qui auraient pu aujourd'hui nous révéler tant de mystères.

Il n'en a échappé que des restes qui reflètent en-

core la lumière de cette ancienne civilisation et sont l'objet d'admiration et de recherches de beaucoup d'esprits. Les secrets de cette civilisation restèrent enfouis jusqu'à l'expédition de Bonaparte en Egypte où le hardi Champollion a pu, enfin pour la première fois, déchiffrer le mystère.

Cette découverte sensationnelle passionna les savants et les encouragea dans la suite.

D'autres expéditions furent organisées et les recherches devinrent fructueuses. Mais, malgré l'effort des savants, le résultat ne fut dans la majorité que vague et parfois contradictoire.

En matière de médecine, la difficulté provenait de ce que les anciens médecins dissimulaient leur science au reste du peuple et, par suite, étaient obligés d'employer d'autres signes qui leur étaient particuliers.

SOURCES ORIGINALES

DE LA MEDECINE EGYPTIENNE.

Les quatre papyrus qui, avec celui de Smith, constituent nos principales références à l'égard de la médecine égyptienne, sont le papyrus médical de Berlin (au Muséum national de cette ville), le papyrus d'Ebers à Leipzig, le papyrus de Hearst à l'Université de Californie, et le papyrus de Londres. Ce dernier peut remonter jusqu'au xviii^e siècle. Le plus ancien est celui d'Ebers (dernière partie du xvi^e siècle), le plus récent, celui de Berlin, est du xiii^e siècle.

Or, et c'est ce qui est le plus troublant, le papyrus de Smith est, d'après l'écriture, plus ancien que celui d'Ebers, antérieur à 1600, donc du xvii^e siècle, du temps des Hycksos, et assez voisin de celui de Londres avec lequel il n'a aucune ressemblance. Et, c'est de beaucoup le papyrus de Smith qui a l'allure la plus scientifique. C'est même le seul à avoir vraiment cette allure.

Bien antérieurement à lui, nous avons un document capital : une inscription mortuaire du milieu du xxviii^e siècle nous apprend que le Pharaon *Neferikere* était allé visiter les travaux conduits par son

premier architecte Weshptah à Thèbes et celui-ci tomba inanimé pendant la visite. Le Pharaon, dit l'inscription, fit apporter la bibliothèque des écrits (médicaux) en même temps qu'il appelait les premiers médecins. Ils informèrent Sa Majesté que l'architecte était perdu. Il y avait donc déjà au début du troisième millénaire des écrits médicaux traditionnels. Aucun ne nous est parvenu. Mais le papyrus de Londres, mille ans après, nous montre que les médecins égyptiens s'efforçaient de faire remonter la tradition, dont ils étaient dépositaires, aux premières dynasties: « Le livre, y est-il dit, a été trouvé pendant la nuit. Il était tombé dans la cour du temple de Themmis. Il contient la connaissance secrète de la déesse (Isis)... Il fut apporté comme chose miraculeuse à la majesté du roi Khufu (Cheops).

Une section du papyrus médical de Berlin nous informe qu'il a été trouvé parmi d'anciens écrits enfermés dans un coffre... au temps de Sa Majesté le roi Usephais, décédé. Après sa mort, il fut apporté, à cause de son excellence, à la majesté du roi Sened, décédé. Voilà qui ferait remonter les sources originales de la médecine égyptienne à la première dynastie, au ^{xxxiii}^e ou au ^{xxxiv}^e siècle!

L'inscription du ^{xxviii}^e qui fait allusion à tout un coffre de ces écrits nous laisse considérer ces dates comme possibles.

Ajoutons tout de suite que le papyrus de Londres est un recueil, sans valeur scientifique aucune, de pratiques et d'incantations. Quelques bribes d'un papyrus se rapportant à la gynécologie, un manuel vétérinaire pour le bétail, et quelques fragments très importants, mais inédits. Voilà tout ce qui nous est resté du Moyen Empire (^{xxii}-^{xviii}^e siècles), donc avant les quatre papyrus qui sont nos sources capitales. Et, dans l'état des publications, nous n'en pouvons rien tirer qui ne nous donnent ces sources.

Les trois papyrus d'Ebers, de Berlin et de Hearst

sont des recueils, sans suite, de recettes, d'ordonnances, amalgamées dans une indescriptible confusion. Tout de même quelques signes avant-coureurs de quelque chose de plus scientifique s'y montrent de-ci de-là. Mais l'ensemble n'en donne pas moins l'impression sur laquelle Maspéro insiste dans son *Histoire des peuples anciens de l'Orient* et qui a été celle de tous ceux qui se sont occupés de la question jusqu'à l'étude attentive du papyrus de Smith, c'est-à-dire jusqu'à ces derniers temps.

LES ANCIENS EGYPTIENS ET L'ETUDE DE LA MEDECINE

Dans les sciences naturelles triomphe la faculté d'observation des Egyptiens, calculateurs ordinaires, ils étaient d'excellents visuels. L'étude du corps humain leur fut de bonne heure familière. La momification en usage depuis la II^e dynastie au moins, avait été précédée du démembrement rituel du corps. Les deux procédés leur avaient révélé l'anatomie à l'intérieur et à l'extérieur du cadavre. Des idées très nettes sur la pathologie leur venaient par l'inspection des corps succombant à telle ou telle maladie. N'oublions pas toutefois que ce ne sont pas des médecins, mais des spécialistes de la momification qui ouvraient les cadavres, vidaient cerveau et intestins, soulevaient la peau au-dessus des muscles pour (rembourrer) les membres.

Le nom médecin (Sounou) peut être celui qui corrige, guérit est porté par des prêtres : ce qui implique le caractère religieux et magique de la fonction.

Au temps les plus anciens, nous trouvons des médecins royaux dont les chefs sont à la fois fonctionnaires d'un rang très élevé et prêtres les plus souvent des déesses (Serquet et Neït de Saïs). Comme tous autres traits de la civilisation égyptienne, la médecine semble un produit de la Basse-Egypte, ses principaux centres ont été les temples d'Atoum-Ra à Héliopolis, de Neït à Saïs, d'Anubis à Létopolis et celui de Bastis.

MEDECINS ET SPECIALISTES

Le premier médecin des temps historiques, c'est Imhotep, qui fut divinisé au cours des âges et adopté par les Grecs.

Sesa est chirurgien. Sur les deux faces de l'intérieur d'une porte de sa maison, on voit figurer une opération à la main et une autre au pied. Le malade serre fortement la main libre sous son aisselle pour ne pas troubler l'opérateur.

L'attitude des malades montre qu'ils souffrent et les inscriptions leur font dire : « Finis, laisse-moi m'en aller ! » et « Ne me fais donc pas tant de mal ! »

L'autre côté de la porte représente une circoncision. L'opéré de gauche semble souffrir avec violence ; un aide lui tient les deux mains devant la figure ; le chirurgien se sert d'un couteau de silex rituel.

De la IV^e à la VI^e dynastie, on a trouvé plusieurs tombes de médecins qui portent des titres différents : les spécialistes sont donc « de très vieille noblesse ». C'est ainsi qu'on connaît une admirable statue de Niankh-Re, chef des médecins du Roi ; ailleurs, on

trouve Pepi-Ankh, dit « le médecin du ventre du Roi ».

La médecine, chez eux, était partagée; les médecins s'occupaient chacun d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Ils abondaient en tous lieux, les uns pour les yeux, les autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes (Hérodote). Maspéro fait remarquer qu'Hérodote exagère et qu'on ne distinguait guère qu'entre le médecin sacerdotal, le rebouteur, l'exorciste; il parlait, en somme des médecins de médecine générale, des chirurgiens et de quelques spécialistes.

ÉCOLES

A Saïs, dans le temple de Neït, existait, à côté de l'école des « Savants magiciens » la « maison de vie », une école de médecine. Cambyse la détruisit, mais Darius I^{er} la fit restaurer et celui qui la réédifia nous raconte : « Sur l'ordre de Darius, je fondai (cette école) avec tous ces étudiants, fils de bonne naissance et non d'humble condition. Je mis à leur tête des savants de tout ordre pour tous travaux. Sa Majesté leur fit donner toutes sortes des choses convenables pour faire ces travaux. Je les munis de tout ce qui était utile, de tous instruments d'après les livres, tels qu'ils étaient auparavant. Sa Majesté fit cela parce qu'elle savait ce qui était utile à cet art pour faire vivre tout malade et pour établir le nom de tout dieu dans tous temples. »

LES MOMIES ET L'ART DE L'EMBAUMEMENT

Les momies nous révèlent l'ancienneté de certaines affections, la manière dont les plaies étaient pansées, les maladies traitées. La paléopathologie est née en Egypte, où le climat et le sol facilitaient mieux qu'ailleurs la conservation du corps. Sur ces corps, on a pu reconnaître de nombreuses blessures et des lésions intéressantes, qui fournissent une assez abondante documentation sur la science médicale dans l'ancienne Egypte.

L'embaumement n'est peut-être pas un procédé si secret et si mystérieux qu'on l'a cru tout d'abord. C'est une opération minutieuse, pratiquée de la III^e dynastie, et qui s'est développée au cours de 3.000 ans.

Les savants ont dit, et c'est encore une opinion qui a sa valeur, que l'on plongeait les corps dans une composition saline, le fameux bain de natron décrit par Hérodote, qui durait 70 jours.

L'inscription si belle que Reisner a trouvée sur les montants de la porte du tombeau de la reine Mer-es-Ankh II semble révélatrice, car cette inscription dit que la reine est restée dix mois et quelques jours chez les embaumeurs.

Néanmoins, il semble qu'il faille citer aussi l'opinion du D^r Derry, professeur à la Faculté de Médecine du Caire. Pour lui, le secret de l'embaumeur, c'est d'enlever toutes les parties soumises à la décomposition rapide : le cerveau, la rate, le foie et les intestins. Ces organes étaient remplacés par des bandes de tissus de lin trempées dans une substance rési-

neuse. On pratiquait encore, le long des bras, des jambes, du thorax, de longues incisions que l'on boursait sous la peau des mêmes bandes résineuses, pour conserver, autant que possible, l'aspect extérieur du défunt. Tout le reste, c'est le fait du climat d'Egypte.

Parmi les dizaines de milliers de momies ramenées à la surface du sol, on a trouvé maintes fois des signes pathologiques, des plaies de différentes natures; par exemple, des abcès dentaires et quelquefois des ligatures de la mâchoire faites d'un fil d'or passé entre les dents.

On a relevé des ostéo-sarcomes, mais jamais des traces de cancer, encore moins de syphilis ni de rachitisme.

Quelques momies du Nouvel Empire portent des traces de goutte; on a même pu obtenir dans les articulations la réaction chimique de l'acide urique.

Quant aux blessures et aux fractures, elles sont légion. Elles étaient pansées au moyen de bandes qu'on se procurait chez l'embaumeur. Les fractures étaient mises dans des éclisses de jonc ou de bois dont l'usage est connu dès la V^e dynastie. Il est curieux de constater que les fractures les plus graves se guérissaient d'elles-mêmes, le patient étant forcé à l'immobilité complète, et qu'on n'observe aucun cas de suppuration, même dans les fractures composées.

Parmi les maladies étudiées et décrites par Ellioth Smith, sir Armand Ruffer et le D^r Derry, on peut citer : un cas typique de maladie de Pott, l'examen par Ruffer d'une momie atteinte d'une spondylite tuberculeuse, cas presque unique; par Ruffer encore, l'examen d'une momie dont l'aorte porte des plaques d'artério-sclérose très prononcées; des calculs biliaires dans lesquels le microscope a révélé la présence d'œufs de Bilharzia; sur une momie de la XX^e dynastie, celle du roi Ramsès II, une éruption cutanée qui semble être la variole (la tempe est perforée d'un petit trou qui a dû être pratiqué avant le décès, peut-être

*

comme le font encore certaines peuplades africaines, pour obtenir la guérison de cette maladie.

Le Musée du Caire possède d'amusantes statuettes de nains, de bossus, un cas de lordose, etc.

ANATOMIE

Il semble, d'après les papyrus médicaux, que les connaissances anatomiques étaient faibles, car la dissection était interdite par les prescriptions religieuses; les embaumeurs formaient une classe sans rapport avec celle des médecins, classe inférieure, justement parce qu'elle entraînait en contact avec le cadavre.

Aussi n'entretenaient-ils que des idées assez vagues sur ce qui se passe au dedans de notre corps. La vie était pour eux un peu de vent, un souffle, que les veines charrient de membre en membre.

« La tête comprend vingt-deux vaisseaux qui amènent les esprits en elle, et les envoient de là à toutes les parties. Il y a deux vaisseaux pour le cou; il y a deux vaisseaux pour le front; il y en a deux pour les yeux, deux pour les paupières. Il y a deux vaisseaux pour les seins, qui communiquent la chaleur jusqu'au fondement. Il y a deux vaisseaux pour les cuisses; il y a deux vaisseaux pour les bras; il y a deux vaisseaux pour l'occiput; deux pour l'oreille droite, par lesquels entrent les souffles de la vie, deux pour l'oreille gauche, par lesquels les souffles de mort entrent également. »

Les souffles dont il est question à propos de l'oreille droite sont « les bons souffles, les souffles délicieux du nord », la brise de mer qui tempère les ardeurs de

l'été et qui recrée les forces de l'homme, sans cesse amoindries par la chaleur et menacées d'épuisement. Les esprits vitaux, s'insinuant par l'oreille et par le nez dans les veines et dans les artères, se mêlaient au sang qui les entraînait par le corps entier; ils portaient l'animal et le mouvaient pour ainsi dire. Le cœur, le marcheur perpétuel, les attirait et les répartissait à travers l'économie; on le réputait « le commencement de tous les membres », et quelque endroit du vivant que le médecin palpât, « la tête, la nuque, les mains, la poitrine, les deux bras, les jambes, sa main tombait sur le cœur », et il le sentait battre sous ses doigts. Les vaisseaux se gonflaient et travaillaient régulièrement par l'influence des bons souffles; ils s'échauffaient, s'obstruaient, se durcissaient, éclataient sous celle des mauvais, et il fallait que le médecin les débouchât, en calmât l'inflammation, leur rendît leur vigueur ou leur élasticité. Au moment de la mort, les esprits vitaux « se retiraient avec l'âme, le sang », privé d'air, « se coagulait, les veines et les artères se vidaient : l'animal périssait », faute de souffles.

On ne doit pas oublier que la science de l'anatomie était à cette époque dans sa première enfance. De nos jours encore, le peuple parle du cœur quand il veut dire l'estomac. Hippocrate ne faisait pas de distinction entre les nerfs et les vaisseaux. De même, dans les textes hiéroglyphiques, le cœur et l'estomac sont parfois désignés par les mêmes mots, tout comme une confusion semblable se rencontre quand les Egyptiens parlaient des nerfs et des vaisseaux.

Au musée de Leyde, on conserve, sous le numéro 348, un papyrus hiératique. D'après W. Pleyte, l'égyptologue néerlandais qui a publié une traduction analytique et commentée de ce papyrus, le type graphique appartient à la *XIX^e dynastie*. C'est un traité médical plein de formules conjuratrices. Auparavant, M. F. Chabas avait déjà décrit le document et publié

quelques notices sommaires. Il dit : « Le manuscrit, d'une écriture large et assurée, contient un recueil contre les maladies qui ont leur siège dans la tête, etc. Le papyrus magique de Turin contient une énumération des parties du corps humain en rapport avec les divinités que protègent ces différentes parties.

MEDECINE ET THERAPEUTIQUE

La plupart des maladies dont les anciens Egyptiens souffraient sont celles qui travaillent les Egyptiens modernes; les ophtalmies, les incommodités de l'estomac, du ventre, de la vessie, les vers intestinaux, les varices, les ulcères aux jambes, le bouton du Nil, et enfin la « maladie divine mortelle », le *divinus morbus* des Latins, l'épilepsie. L'anémie, qui ronge un quart au moins de la population actuelle, n'était pas moins répandue qu'aujourd'hui, s'il faut juger le nombre des remèdes que les médecins employaient contre l'hématurie qui en est la cause principale. La fécondité des femmes entraînait un nombre d'incommodités ou d'affections locales qu'on s'efforçait de pallier sans toujours y réussir. La science était d'ailleurs entièrement extérieure et ne s'attachait qu'aux accidents faciles à constater par la vue ou par le toucher. Elle ne soupçonnait pas que les troubles manifestés sur deux points, souvent très éloignés, du corps peuvent n'être que les effets divers d'un seul mal, et elle classait comme formant autant de maladies distinctes les accidents que nous savons n'être que les symptômes d'une même maladie. Elle s'entendait pourtant assez bien à saisir les caractères spécifiques

des affections les plus communes, et les décrivait parfois d'une façon précise et pittoresque. « Le ventre est lourd, le creux de l'estomac douloureux; le cœur brûle et bat à coups précipités. Le linge pèse sur le malade et il n'en supporte pas beaucoup. Soifs nocturnes. Le goût de son cœur est bouleversé comme celui d'un homme qui a mangé de la gomme de sycomore. Chairs insensibles comme celles d'un homme qui se trouve mal. S'il s'accroupit pour satisfaire à ses besoins naturels, son fondement est lourd et il ne réussit pas à s'exonérer. Dis à cela : « C'est un dépôt « d'humeurs dans le ventre qui rend malade le goût « du cœur. J'agirai. » C'est le début des fièvres gastriques, si fréquentes en Egypte, et un médecin moderne ne dresserait pas mieux son diagnostic : l'expression serait moins imagée, mais l'analyse des symptômes ne différerait pas de celle que le vieux praticien nous donne.

Les médicaments préconisés comprennent à peu près tout ce qui, dans la nature, est susceptible de s'avaler sous une forme quelconque, solide, pâteuse ou liquide. Les espèces végétales s'y comptent à la vingtaine, depuis les herbes les plus humbles jusqu'aux arbres les plus élevés : le sycomore, les palmiers, les acacias, le cèdre dont la sciure et les copeaux passaient pour posséder des propriétés à la fois antiseptiques et lénitives. On remarque, parmi les substances minérales, le sel marin, l'alun, le nitre, le sulfate de cuivre, vingt sortes de pierres, entre lesquelles la pierre memphite se distinguait par ses vertus : appliquée sur des parties du corps lacérées ou malades, elle les rendait insensibles à la douleur et facilitait le succès des opérations chirurgicales. La chair vive, le cœur, le foie, le fiel, le sang frais ou desséché des animaux, le poil et la corne de cerf, s'employaient communément dans bien des cas où nous ne comprenons plus le motif qui les avait fait choisir de préférence à d'autres matières. Nombre de recettes déroutent par

l'originalité et la barbarie des ingrédients préconisés : « le lait d'une femme accouchée d'un garçon », la fiente d'un lion, la cervelle d'une tortue, un vieux bouquin bouilli dans l'huile.

Les médicaments qu'on fabriquait avec ces substances disparates étaient souvent très compliqués. On croyait multiplier la vertu curative en multipliant les éléments de guérison : chaque matière agissait sur une région déterminée du corps et, se séparant des autres après absorption, allait porter son action au point qu'elle influait. Pilules ou potions, cataplasmes ou onguents, tisanes ou clystères, le médecin disposait de tous les moyens dont nous nous servons pour introduire les remèdes dans l'organisme.

Comme il avait prescrit le traitement, il le préparait et ne séparait pas son art de celui du pharmacien. Il dosait les ingrédients, les pilait ensemble ou séparément, les laissait macérer selon l'art, les bouillait, les réduisait par la cuisson, les filtrait au linge. La graisse lui servait de véhicule ordinaire pour les onguents, et l'eau pure pour les potions, mais il ne dédaignait pas les autres liquides : le vin, la bière douce ou fermentée, le vinaigre, le lait, l'huile d'olive, l'huile de lin, verte ou épurée, même l'urine de l'homme et des animaux : le tout édulcoré de miel, se prenait chaud, matin et soir. Plus d'un de ces remèdes a fait son chemin dans le monde : les Grecs les empruntèrent aux Egyptiens, nous les avons pris dévotement aux Grecs, et nos contemporains avalent encore avec résignation bon nombre des mélanges abominables qui furent imaginés au bord du Nil longtemps avant la construction des Pyramides. »

Mais cette pharmacopée est surtout usuelle chez ceux qui ne vont pas chercher leurs conseils auprès des médecins, en tout cas auprès de ceux qui ont une éducation scientifique.

A côté des pommades, des potions, des cataplasmes et des clystères, qui sont les quatre genres usuels de

moyens thérapeutiques, et qui ne sont que des adjuvants externes pour soulager le patient, les grands, les vrais remèdes, ceux qui s'attaquent directement à la cause interne, profonde, du mal et sont seuls capables de le vaincre absolument, sont les formules magiques, les charmes et les incantations. Il y a glissement continu des remèdes vers les charmes ou les rites magiques, à mesure que ces remèdes deviennent plus fantaisistes. Dans les millénaires antiques comme dans la superstition contemporaine, à côté et au-dessus de l'ordonnance médicale, il y a la prescription magique. Elle seule, en chassant l'esprit du mal, pouvait guérir.

Dans le papyrus Ebers, comme dans plusieurs autres papyrus, on trouve souvent parmi les indications des médicaments, la désignation des parties du corps humain ou des parties d'animaux. Cette trouvaille aurait pu faire supposer que les Egyptiens usaient déjà de l'organothérapie. Mais ce qui était remarquable, c'est que ces produits animaux se retrouvaient tant de fois dans les prescriptions et que, d'autre part, en beaucoup de cas, il était très difficile, sinon impossible, de se procurer ces médicaments. Le papyrus Ebers nomme par exemple les os de l'ibis, les armes et les excréments des crocodiles. On y trouve un remède pour guérir une blessure de l'œil, composé avec les excréments de l'oiseau Hennut. Des gouttes pour instiller dans l'œil contiennent les excréments des antilopes, ou un onguent pour les yeux est composé de ceux d'un crocodile. Plutarque raconte, dans son livre d'Isis et Osiris, qu'on nommait le fer : et l'aimant était caché sous le nom de « os de Horus », de même que nous employons encore de nos jours les mots de Mercure et Saturne pour désigner le vif-argent et le plomb (arbre de Saturne). Au musée de Leyde, on conserve un papyrus qui nous donne la solution de cette question obscure. Leemans l'a traduit et publié en 1885. Il ressort de cette étude qu'on se servait au-

trefois de périphrases pour détourner les curieux. Cette façon de s'exprimer est si familière aux Egyptiens qu'on aurait pu le soupçonner d'avance, car presque toutes ces anciennes inscriptions sont écrites dans un langage figuré. On trouve dans ce papyrus maint exemple que les prêtres et les médecins se servaient d'expressions tout à fait incompréhensibles pour les personnes non initiées, quand on voulait désigner des médicaments, tirées du règne végétal, animal et minéral. Par exemple, les excréments de crocodile, que nous avons trouvé dans une prescription dans le papyrus Ebers, pour guérir une maladie des yeux. Il est très curieux que, dans cette même prescription, se trouve le *sulphas plumbicus*, remède employé encore de nos jours dans différentes lotions ophtalmiques.

Le papyrus de Leyde donne une grande liste de noms secrets : le sang du serpent saint, les larmes du singe à la tête de chien, la queue d'un porc, la semence d'un taureau; puis on y trouve des parties du corps humain; sang de l'épaule, la bile et les os d'un médecin. Enfin, on y trouve des parties de divinités comme la semence de Héraclès, d'Ammon et d'Arec. En Hollande, le peuple désigne avec le vocable d'excréments du diable l'*assa foetida*, tout comme en France on appelle l'euphorbe : lait de loup.

L'OBSTETRIQUE

Les accouchements sont étudiés dans le papyrus médical de Berlin, dans le papyrus Ebers et dans celui de Flinders Petrie, qui furent écrits sous le Moyen

Empire, de 2000 à 1500 av. J.-C. On y apprend comment on peut rendre les femmes aptes à la conception, à quels signes on reconnaîtra la viabilité de l'enfant, etc. Les nombreux moyens qu'employaient les Egyptiens pour savoir si une femme enfantera ou non montrent combien ils étaient désireux d'avoir des enfants.

Il est vrai qu'il s'agit de procédés empiriques, sans aucune valeur scientifique. La femme, par exemple, arrosera de son urine du blé et de l'orge, qu'elle mettra dans deux sacs; si les grains germent, elle aura un enfant; si l'orge germe le premier, ce sera un garçon; si c'est le blé, ce sera une fille; si aucune des graines ne germe, elle n'aura pas d'enfant. Pour activer la délivrance d'une femme, on brûlait de la résine auprès de son ventre, et si ce moyen ne réussissait pas, on lui appliquait sur le ventre un mélange d'huile de safran et de bière, et l'on faisait des massages. Dès que l'enfant arrivait au monde, on surveillait son premier cri pour s'assurer de sa viabilité. (S'il crie *ni*, il vivra; s'il crie *ba*, il doit mourir.) A propos de l'allaitement, on trouve dans les papyrus médicaux des recettes pour guérir les abcès du sein, aussi bien que pour augmenter le lait de la nourrice, comme, par exemple, se faire frotter le dos avec la chair d'un esturgeon du Nil frit dans l'huile.

Nous voyons que l'obstétrique chez les anciens Egyptiens ne s'appuie pas sur des bases parfaitement scientifiques. Nous ne devons pas nous étonner, car, à ces époques lointaines, elle était encore entre les mains de prêtresses, peut-être expérimentées, mais pas savantes. Le papyrus Ebers nous apprend cependant qu'une école de sages-femmes existait déjà à Saïs, dans le temple de Neith, dont les prêtresses, les mères-divines, enseignaient leur métier aux sages-femmes et donnaient aux médecins des leçons de gynécologie.

L'ACCOUCHEMENT DANS LE MOYEN-EMPIRE

Un premier renseignement important nous est fourni par le papyrus de Westcar, qui fut rédigé vers la XII^e dynastie et qui nous raconte la naissance des trois premiers rois de la V^e dynastie.

C'est, en somme, le récit d'un accouchement tel qu'il se pratiquait sous le Moyen-Empire, deux mille ans environ avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque où furent écrits les papyrus médicaux.

Un magicien vient un jour avertir Cheops que le dieu Ra, dieu du soleil, s'était uni à Rouditdidit, femme du prêtre Râousir, et que les enfants qui naîtraient de cette union étaient destinés à régner. En effet, Rouditdidit, enceinte des œuvres du dieu, souffre bientôt des douleurs de l'enfantement.

— Vite, courez délivrer la Rouditdidit des trois enfants qui sont dans son sein, dit le dieu Ra aux déesses Isis, Nephtys, Mekhent et Hept et au dieu Knomou. Ce dernier, le dieu à tête de bélier, part avec les bagages, arrive le premier chez la parturiente, et prépare le linge nécessaire à l'accouchement. Les déesses, après s'être habillées en danseuses, se présentent à la maison de Râousir avec leurs crotales et leurs sistres, et Knomou les introduit dans la chambre de l'accouchée où elles s'enferment. Isis se place devant la femme et Nephtys derrière elle, tandis que Hequt, la déesse à tête de grenouille, femme de Knomou, active l'accouchement (sans doute par des massages du ventre); enfin, Isis somme l'enfant de sortir, et elle le reçoit sur les mains, long d'une coudée (552 millimètres) et bien constitué. Les déesses lavent l'enfant, lui

coupent le cordon ombilical et le posent sur un lit. En réalité, c'est la Brique d'étoffe. Il s'agit vraisemblablement d'un bâti rectangulaire fait en briques et sur lequel on disposait des nattes et des coussins; c'était plutôt une sorte de divan, qui se trouvait dans un coin de la pièce. Meskhent, déesse de l'accouchement, déclare alors l'enfant viable et Knomou lui pétrit les membres pour leur donner une belle forme et leur infuser de la santé. Etant donné qu'il s'agit d'un accouchement trigémellaire, la même scène se reproduit trois fois. Après quoi, en récompense de l'heureuse délivrance de sa femme, Râousir donne aux assistantes un sac de grain que Knomou emporte. Ce trait de mœurs nous montre qu'à cette époque les sages-femmes, et probablement aussi les médecins, étaient encore payés en nature.

Ce premier document est très intéressant; toutefois, il ne nous renseigne nullement sur la position que prenait la femme dans l'accouchement. C'est là, en effet, une question très importante, mais aussi bien difficile et bien controversée, comme nous allons pouvoir nous en rendre compte en continuant l'étude des documents littéraires et artistiques.

SALLES D'ACCOUCHEMENT

Quand on étudie les temples de l'ancienne Egypte, on constate qu'il existe dans chacun d'eux, au voisinage du sanctuaire du dieu, une salle qu'on nomme la salle d'accouchement et où la déesse-mère passait pour avoir mis au monde la troisième personne de la triade; c'est la chambre où elle devait passer dans la

solitude rituelle les semaines impures de l'accouchement et des relevailles, et les bas-reliefs de la muraille retracent ces événements importants.

Mais, dans les grands temples de la période ptolémaïque, la chambre d'accouchement n'existe plus; elle est remplacée par le mammisi, ou maison d'accouchement. C'est qu'en effet, la quarantaine à laquelle sont soumises les déesses-mères à la naissance de leurs enfants, doit se faire dorénavant au dehors, dans une réclusion absolue. Le mammisi sera donc situé hors du temple, généralement à gauche de l'entrée principale; il consiste, presque partout, en une pièce unique, ceinte d'un portique et précédée parfois d'une cour ou d'une porte monumentale. Le dieu Bès, divinité protectrice des accouchements, dont je parlerai tout à l'heure, en devient véritablement le gardien et caractérise suffisamment les mammisi pour permettre souvent d'en identifier les ruines (Edfou, Dendérah); c'est pourquoi ces mammisi s'appelèrent aussi typhonia, à une époque où les égyptologues confondaient encore le dieu Bès avec le méchant dieu Set ou Typhou.

A Edfou, le mammisi se trouve à gauche de l'entrée du temple d'Horus; il est entouré d'une colonnade, dont les piliers sont surmontés des figures du dieu Bès. A l'intérieur, se trouvent encore un certain nombre de bas-reliefs, dont l'un représente Hathor allaitant Horus. Les mammisi de Kom-Ombo se trouvaient le long du Nil, sur le bord de la terrasse, à gauche de l'entrée du temple de Sebek, la déesse à tête de crocodile. Il est aujourd'hui presque complètement détruit et l'on n'y voit plus guère qu'un bas-relief du dieu ithyphallique Min ou Amsou. Dans l'île de Philae, le mammisi constitue un véritable temple de la naissance; complètement entouré de portiques, il comprend trois salles, dont les bas-reliefs figurent différentes scènes relatives à l'accouchement d'Isis, à l'allaitement d'Horus et à l'éducation de ce dieu par Nephthis. Ce mo-

nument assez important domine le Nil et ferme à l'ouest l'avant-cour du grand temple d'Isis.

Le mammisi de Dendérah est le plus récent, car il date de la période romaine; il se trouve à droite de l'entrée du temple d'Hathor. La pièce centrale présente des sculptures murales figurant la naissance d'Horus et les soins donnés à l'enfant divin. Ce monument est très endommagé et n'a pas encore été complètement dégagé; on peut cependant en reconnaître la destination par le bas-relief du dieu Bès, qu'on voit nettement au-dessus d'un des chapiteaux. Nous ne pouvons parler des mammisi sans attirer l'attention sur un texte bilingue, où le mot mammisi est traduit en démotique par un mot qui veut dire pierre ou, plus exactement, brique de mise au monde. Ce terme ayant paru un rébus à la plupart des égyptologues, nous allons essayer d'en donner l'explication. Il existe un mot égyptien, *meskhem*, qui désigne aussi bien la chambre que la maison d'accouchement, et qui signifie textuellement : « le lieu de la naissance ». Or, tous les mots égyptiens s'inscrivent au moyen de lettres, mais tous sont suivis d'un hiéroglyphe spécial, qu'on appelle le déterminatif et qui caractérise, aussi nettement que possible, l'action représentée par le mot. On a donc eu l'idée d'étudier les différents déterminatifs du mot *meskhem*. Il se trouve que les documents les plus intéressants sont en même temps les plus anciens : ils figurent sur les pyramides de la VI^e dynastie consacrées aux pharaons Pépi I^{er} Mihtemsaï et Pépi II, et remontent donc à 3000 ans environ avant Jésus-Christ. Il y est dit que « le roi (un tel) se trouve dans le pré de vie qui est le lieu de naissance (*meskhem*) de Râ. » Or, le déterminatif de *meskhem* est ici représenté par un signe, qui varie un peu sur les trois pyramides, mais qui paraît représenter le siège obstétrical ou pierre de mise au monde. Il est formé par trois pierres quadrangulaires, qu'on pourrait croire à première vue disposées en forme de banc;

toutefois, pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est certain qu'il faut se représenter les trois pierres disposées suivant un plan horizontal et non vertical. Dès lors, tout s'éclaire, les trois pierres constituant un siège surélevé, sur lequel la femme peut s'asseoir ou s'agenouiller, tout en ayant au-dessous d'elle et en avant un vide permettant les manœuvres obstétricales de la sage-femme et la sortie de l'enfant. Il est probable que ces pierres étaient recouvertes de coussins analogues à ceux qui ont été trouvés dans les tombeaux, sur les sièges égyptiens.

Reste à définir la position que prenait la femme enceinte sur ce siège. Le terme égyptien qui exprime l'idée de s'asseoir est en effet très vague et peut s'appliquer tout aussi bien à cette position mi-partie accroupie et mi-partie agenouillée, qui paraît avoir été familière aux femmes de l'ancienne Egypte et qui est encore fréquente aujourd'hui parmi les femmes de l'Afrique septentrionale. En effet, l'étude paléographique des hiéroglyphes montre que, sous cette même VI^e dynastie, l'hiéroglyphe qui exprime l'idée d'enfanter représente une femme accroupie sur les talons, au-dessus des trois rectangles, dans lesquels on a voulu voir du sang ou des liquides s'écoulant au-dessous de la femme, mais dont la forme, parfaitement rectangulaire permet d'éliminer cette interprétation. Il paraît beaucoup plus vraisemblable d'admettre que ce sont là les trois pierres constituant le siège obstétrical; les Egyptiens ignorant la perspective les ont placées les unes à côté des autres, mais, du moins, n'en ont pas placé une sur les deux autres, ce qui confirme l'interprétation que nous avons donnée tout à l'heure. Mais, avec la XVIII^e dynastie, nous le voyons se transformer : les rectangles disparaissent et sont remplacés par la tête et les bras d'un enfant qui apparaissent à la partie inférieure, entre les jambes de la femme toujours accroupie sur les talons. Or, pour qu'un tel accouchement puisse se produire, il faut

absolument que la femme repose sur un siège qui la surélève tout en permettant la sortie de l'enfant. La pierre de mise au monde aurait été supprimée ici pour laisser voir l'enfant et rendre l'hiéroglyphe plus facilement compréhensible. Différents textes s'appliquent encore à la pierre ou brique de mise au monde. C'est ainsi que sur une stèle figurant au musée de Turin, sous le n° 102, il est dit : « J'étais assis sur une brique comme la femme enceinte. » Maspéro, dans la traduction un peu trop libre qu'il en donne, a traduit brique par lit, mais rien dans le texte ne permet une telle interprétation. Il serait plus exact de traduire par siège, dans le sens de siège obstétrical. De même, dans l'Apocalypse d'Elias, postérieure à notre ère, on trouve un texte copte disant : « La sage-femme, dans le pays, sera en tristesse, la femme en travail dirigera son regard vers le ciel en disant : « Pourquoi suis-je « assise sur la brique pour mettre des enfants au « monde? »

Enfin, étant donné qu'on peut considérer la médecine hébraïque comme étant dérivée de la médecine égyptienne, c'est certainement la pierre ou brique de mise au monde qu'il faut voir dans le fameux passage de la Bible, où le Pharaon dit aux sages-femmes : « Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux et que vous le verrez sur le siège, si c'est un garçon, faites-le mourir; si c'est une fille, laissez-la vivre. » En effet, le mot *abenim*, qu'on traduit généralement par siège, doit être traduit en réalité par les deux pierres; le fameux siège obstétrical des Hébreux était donc probablement représenté par deux pierres debout qui servaient à soutenir les cuisses de la femme en travail, et entre lesquelles s'opérait l'accouchement; c'était bien analogue à des briques de naissance. Du reste, le terme d'*abenim* se traduit en copte par siège d'accouchement et au temps du baron Larey, les Égyptiennes donnaient encore le nom d'*abenim* au fauteuil obstétrical qu'elles employaient pour

accoucher et qui est encore communément employé en Orient. Il semble donc bien que les briques de mise au monde furent simplement les ancêtres du fauteuil obstétrical.

Bas-reliefs obstétricaux. — Etudions maintenant les scènes d'accouchement qui existent parmi les bas-reliefs des temples de l'ancienne Egypte. Elles sont au nombre de trois : dans l'une, l'accouchement s'opère à genoux et dans les deux autres, dans la position assise; nous allons les étudier tour à tour.

La première représente la célèbre Cléopâtre accouchant de Césarion, fruit de ses amours avec Jules César. Il existe, dans un mammisi aujourd'hui disparu, celui d'Hermonthis (actuellement Ement), consacré au dieu Mentou, personnification d'Amon-Râ, en tant que dieu de la guerre. La reine est accroupie sur les talons, dans la position des hiéroglyphes, mais le siège obstétrical n'a pas été figuré. Une femme est debout derrière elle et la soutient tout en lui élevant les bras; une autre femme se tient de chaque côté, prête à intervenir. La sage-femme principale, à genoux devant Cléopâtre, pratique l'accouchement et passe ensuite le jeune prince aux nourrices qui se tiennent derrière elle. Dans le cas représenté, l'accouchement paraît s'être fait normalement en occipito-iliaque gauche postérieure. Un autre tableau du temple d'Hermonthis représentait Césarion prenant le sein de la déesse Mout, sa nourrice.

Les deux autres scènes d'accouchement qui figurent dans l'iconographie égyptienne appartiennent aux temples de Deir el Bahari et de Louxor.

Le beau temple à terrasses de Deir el Bahari fut construit par la reine Hatshopsiton, qui succéda à son père Foutnies I^{er} et fut une des plus grandes reines de l'Egypte. Elle vécut sous la XVIII^e dynastie, 1.500 ans environ avant Jésus-Christ. Le temple funéraire

de Deir el Bahari, qu'elle éleva dans la nécropole de Thèbes pour lui servir de tombeau, lui est donc consacré. De chaque côté de la rampe qui monte de la terrasse centrale à la terrasse supérieure se trouve un portique qui intéresse à plusieurs titres l'histoire de la médecine; celui de gauche renfermait le célèbre bas-relief de la reine de Pount, tandis que celui de droite, ou portique de la naissance, est consacré à la conception et à la naissance de la reine. Bien que le bas-relief du temple de Deir el Bahari soit le plus ancien, nous étudierons celui du temple de Louxor, qui n'en est qu'une simple réplique, peu modifiée, et dont nous avons pu nous procurer une reproduction. Ce bas-relief de la « Nativité divine » va nous faire assister à l'accouchement de la Reine.

Tous les personnages sont sur une estrade en forme de lit, au sommet de laquelle la reine est assise sur une sorte de fauteuil, qui n'est sans doute qu'une simple modification de la pierre de mise au monde. Elle vient de mettre au monde le double de l'enfant royal que la sage-femme principale, à genoux devant elle, passe aux déesses nourrices. On attend la naissance d'Amenophis. La reine est assise sur le siège obstétrical et deux déesses sages-femmes soutiennent ses bras tandis que quatre autres, debout derrière elle, se préparent à lui donner leurs soins. Au-dessous du siège, deux génies font monter par-dessus leur tête la flamme de vie, vers l'enfant et son double, tandis que les esprits de l'est et de l'ouest tendent vers lui le symbole de vie. Plus bas encore, les dieux de delta et de la Thébaid, à têtes de chacal et de faucon, poussent des acclamations. Enfin, dans un coin, le dieu Bès et la déesse Apet ou Toneris, à forme d'hippopotame, veillent à ce que l'accouchement se passe dans de bonnes conditions. A côté d'eux se voit le nœud symbolique ou « Sa », que certains égyptologues considèrent comme le symbole magique par excellence. A Deir el Bahari, on voit en plus Meskhent, une des

déesse de l'enfantement, qui lève aussi le bras pour lancer le fluide de vie.

Cet intéressant bas-relief nous montre que si l'accouchement dans l'ancienne Egypte paraît s'être fait surtout dans la position agenouillée, il se faisait aussi parfois dans la position assise. Cette attitude, encore prônée au moyen âge, subsista du reste jusqu'au début du siècle dernier, ce qui n'empêche pas un certain nombre d'accoucheurs modernes de prétendre « que la femme ne peut accoucher assise ». L'histoire, l'anthropologie, leur donne tort à l'heure actuelle; encore, il ne manque pas de peuples primitifs où l'accouchement se fait dans la position assise. Au cours d'un récent voyage du professeur Ginart en Transylvanie, il a constaté que certaines populations montagnardes ont conservé cette attitude.

FAUTEUILS OBSTETRICAUX

Il paraît du reste que l'accouchement se ferait encore en Egypte dans la position assise, au moyen d'un siège obstétrical spécial.

Le baron Larrey avait déjà signalé le fait dans ses mémoires et Witkowski dans son ouvrage si documenté sur l'histoire des accouchements, donne la figure d'un fauteuil obstétrical qui lui aurait été communiqué par le docteur Zombako et qui serait d'un usage courant dans tout l'Orient. Sa caractéristique réside dans l'échancrure de la partie antérieure du siège, qui facilite évidemment l'accouchement.

Un fauteuil semblable existe parmi les mobiliers funéraires du musée du Caire. C'est un fauteuil en

bois doré, richement sculpté, véritable œuvre d'art, qu'Amenophis III déposa dans le tombeau des parents de sa femme bien-aimée, la reine Tyi, tombeau qui fut découvert en 1905 dans la Vallée des Rois. Il offre cette particularité que le dossier sculpté à jour représente le dieu Bès en deux figures se faisant pendants, de la déesse Toueris, à corps d'hippopotame. Or, c'est précisément le même groupe que nous avons vu tout à l'heure figurer dans la scène d'accouchement du temple de Louxor. On doit donc penser qu'il s'agissait peut-être d'un fauteuil obstétrical ayant pu servir à la reine Tyi ou à sa mère. Bès et Toueris, qui étaient plutôt des magiciens que des dieux, étaient sans doute là comme des sortes d'amulettes magiques, destinées à protéger la parturiente contre les dangers de l'accouchement. Et si le fauteuil était doré, c'est parce que les Egyptiens admettaient que, pour être efficaces, les amulettes devaient être en or ou tout au moins en bois doré.

L'hypothèse était séduisante; malheureusement, dans le même mobilier funéraire existait un autre fauteuil ainsi qu'un lit, sur lesquels figuraient également Bès et Toueris.

Le professeur Loret a donné l'explication suivante: en raison de sa laideur et vraisemblablement par antithèse, Bès présidait à tout ce qu'il y a de gracieux et d'admirable dans la vie : à la toilette, à la musique, à la danse et, par extension, à l'amour et à ses suites.

C'est pourquoi il figure sur les objets de toilette, sur les instruments de musique, sur les meubles destinés aux femmes, et enfin dans les scènes d'accouchement. Si Toueris lui est associé, c'est tout simplement parce que, en général, on la considèrerait comme étant sa femme. Le fauteuil du Musée du Caire n'offre donc rien de particulièrement obstétrical. C'est peut-être sur un fauteuil semblable qu'accouchaient les reines. Toutefois, étant donné le siège obstétrical de pierre

que nous avons précédemment décrit et étant donné le haut degré de civilisation qu'on observait déjà, nous ne serions pas éloignés de croire que les Egyptiens aient pu déjà posséder des fauteuils obstétricaux aux échancrures antérieures. Quoi qu'il en soit, il est du moins certain que, quelle que soit la position adoptée par la parturiente, l'accouchement se faisait toujours sur un siège spécial, qui paraît avoir été, dans presque tous les cas, la (pierre de mise au monde).

DIVINITES OBSTETRICALES

Parmi les nombreuses divinités égyptiennes qui figurent dans les accouchements de l'ancienne Egypte, le premier rôle paraît revenir à Bès et Tuéris, divinités populaires entre toutes; nous en dirons donc quelques mots.

Dans tous les musées d'égyptologie existent d'innombrables statuettes du dieu Bès. Les unes sont en bronze, les autres en terre cuite, généralement recouverte d'un émail bleu ou vert. Mais l'aspect monstrueux du dieu est invariable. C'est une espèce du (Poussah), petit, très gros, ayant le ventre projeté en avant, les fesses saillantes, la tête énorme coiffée d'une sorte de couronne de plumes; il a souvent une queue. La figure grimaçante est gonflée avec de gros yeux. Les oreilles sont énormes et décollées. Le nez camard, la bouche grande et lippue d'où pend souvent une langue volumineuse, une moustache touffue se continue sur les joues, avec une barbe semblable à celle de l'empereur François-Joseph ou de certains Slaves.

Le cou court se confond avec la poitrine; les membres courts et arqués sont ceux d'un nain achondroplasique.

Nous avons vu tout à l'heure que Bès semble avoir présidé tout d'abord aux occupations féminines; toutefois, il est indéniable qu'il serait devenu de bonne heure (au moins 1.500 ans avant Jésus-Christ) le dieu protecteur des accouchements. Alors que les statues de Bès sont généralement de petite taille, ils en ont découvert quatre en bois sculpté : deux au musée du Caire et deux au musée du Louvre qui mesurent une cinquantaine de centimètres de hauteur et présentent en arrière une cavité rectangulaire renfermant la momie d'un fœtus humain. Comment expliquer ce fait autrement que par le caractère obstétrical du dieu? L'une de ces statuettes est d'autant plus intéressante que, sculptée dans un bloc de sycomore, elle a été peinte en noir, tandis que certaines parties du visage et du corps ont été peintes en blanc, comme le font encore aujourd'hui les griots nègres. Aussi, les auteurs pensent-ils que le dieu Bès doit tirer son origine de la Haute-Egypte.

Quant à la déesse Touéris, qui était aussi honorée à Thèbes d'un culte particulier sous le nom d'Apet, nous avons déjà vu qu'elle était généralement considérée comme étant la femme de Bès. Elle était représentée sous la forme d'un gros hippopotame, dont la gueule s'épanouissait souvent en un large sourire. Elle avait un ventre énorme, des seins flasques et pendants. Dressée sur ses pattes postérieures, elle s'appuyait avec ses pattes antérieures sur deux sortes de béquilles, constituées par deux de ces nœuds symboliques, dont nous avons déjà parlé et qui paraissent avoir été des amulettes magiques. Touéris porte souvent sur la tête les disques et les cornes d'Hathor et les plumes d'Amon. C'est sans doute à cause de son ventre, proéminent comme celui des femmes enceintes, qu'elle a été choisie pour protéger la maternité et

les accouchements. Les grandes mamelles lui ont valu parfois le nom de bonne nourrice; toutefois, on ne l'a jamais vue représentée dans les scènes d'allaitement, si nombreuses cependant sur les murs des temples de l'Egypte.

PATHOLOGIE EXTERNE

Le papyrus de Smith nous fait vraiment pénétrer dans un monde nouveau. C'est le plus considérable de tous les papyrus médicaux : haut de 33 centimètres, les colonnes d'écriture ont presque toutes entre 28 et 30 centimètres. L'écriture est l'écriture hiéroglyphique abrégée et cursive, dite hiératique. Il y a en tout 22 colonnes (469 lignes), 17 au recto (377 lignes), 5 au verso (92 lignes). Les lignes sont horizontales, comme il est assez général à partir du deuxième millénaire.

L'interprétation est en général très malaisée, à cause de notre ignorance des termes techniques dont le sens est difficile à déterminer, en raison de la rareté de leur emploi. Une aide précieuse pour l'interprétation de certains passages peut être tirée de la comparaison des textes avec les traces manifestes de maladie, surtout de blessures et de fractures qu'on rencontre dans les corps retirés des tombes anciennes. Le D^r Elliot Smith, en particulier, s'est servi avec succès de cette méthode, Mais Breasted en a fait un emploi judicieux et remarquable dans l'opuscule qui nous sert de guide.

Le papyrus de Smith se divise en trois parties, bien tranchées, tirées de trois sources différentes.

La première comprend les 17 colonnes du recto qui font toute la valeur et la valeur incomparable du papyrus. C'est un traité de chirurgie, de médecine chirurgicale, de thérapeutique externe et d'anatomie.

La deuxième partie est une « incantation pour détourner le vent de l'année de la peste », la troisième est une « incantation pour transformer un vieil homme en un jeune homme de vingt ans ».

Les deux dernières parties, on le voit, sont de courts traités de magie, analogues à la plupart des documents qui nous restent sur la médecine de l'ancienne Egypte. Ils ne relèvent pas de l'histoire des sciences.

Mais tout autre est la première partie. Elle constitue un document unique et bouleverse toutes les idées reçues jusqu'ici sur la médecine égyptienne.

De même que dans le papyrus de Rhind, il y a ici une évidente organisation des connaissances, un ordre logique. Le corps humain y est examiné de la tête aux pieds, ou, plutôt il le serait si la copie était complète. car elle s'arrête à la 17^e colonne, au milieu d'une ligne et d'une phrase. La disposition des matières est rigoureuse. Ces matières, ce sont des descriptions, des examens de cas touchant la chirurgie osseuse et la pathologie externe, qui rappellent absolument les observations que nous trouvons dans nos traités modernes.

Dix observations se rapportent au crâne, sept au nez, dix à la mâchoire, à l'oreille et aux lèvres; six aux vertèbres cervicales (à la gorge et au cou), cinq à la clavicule, à l'épaule et à l'omoplate; neuf au thorax et aux seins; la quarante-huitième et dernière concerne la colonne vertébrale : elle est incomplète et le traité s'arrête au cours de son exposé.

Mais l'œuvre méthodique ne se montre pas seulement dans l'arrangement des observations, dans cette description du corps humain. Il n'y aurait peut-être pas là grande conséquence à en tirer. Cet ordre est si naturel. Toutefois, remarquons que nous ne la rencontrons que là. Les autres papyrus nous présentent

toujours leurs « recettes » dans un méli-mélo inextricable.

De même encore que dans le papyrus de Rhind, tout problème, dans celui de Smith, chaque observation est exposée selon une méthode rigoureuse et constante :

D'abord le titre général qui s'applique à l'observation : « Instructions pour... (ici le nom de la maladie) ;

Ensuite, l'examen médical qui commence toujours par la même formule : « Si tu examines un homme ayant... (ici la description de symptômes) ;

En troisième lieu, le diagnostic débute par ces mots traditionnels qui continuent la phrase de l'examen : « ... vous diriez, en ce qui le concerne : un malade qui souffre de... (ici le nom de la maladie) » ;

Vient en quatrième lieu le pronostic ou, comme le traduit plus exactement Breasted, le verdict qui est toujours énoncé d'une de ces trois manières : « Maladie que je traiterai » (pronostic favorable) ; « maladie que je combattrai » (pronostic douteux) ; « maladie que je ne traiterai pas » (pronostic défavorable). Le traitement est exposé en cinquième lieu.

Enfin, viennent des commentaires explicatifs.

Nous avons donc affaire ici à quelqu'un qui a l'esprit clair, ordonné, logique, qui ne se contente pas de ramasser des formules et des recettes, comme dans les auteurs des autres papyrus médicaux. Il y a une marche naturelle des idées qui se retrouve normalement d'une façon constante dans toutes les observations qu'il a recueillies. Ici, nous avons un traité scientifique. Et ce traité nous révèle l'existence, par ses sources originales inconnues, de véritables savants.

Cette impression se fortifie encore quand on passe au contenu enfermé dans ces cadres généraux et logiques : aux cas qui nous sont décrits et étudiés. Pas une formule magique, pas le moindre rappel d'une médecine des sorciers ou d'hommes médecins. Il n'y

a même pas d'allusion à des vues générales philosophiques ou religieuses.

Et cela, en médecine, dans une matière où de nos jours encore le merveilleux est loin d'être exclu par la majorité des gens appartenant à notre civilisation. La positivité est même poussée à l'extrême. Il n'y a pas l'ombre d'un effort théorique, mais uniquement la description pure et simple de ce qu'on observe, et des manières de procéder pour tâcher d'apporter un remède. Bien suggestif est le pronostic, le verdict, tranchant comme un coup de hache et sans appel, donc sans qu'on puisse soupçonner une intervention qui vienne faire dévier la marche des choses telle que l'expérience accumulée l'a déterminée : traitable avec succès..., traitable mais aléatoire..., rien à faire... Quel médecin, aujourd'hui, avec toute la confiance que peut donner quatre mille ans de science en plus, oserait affirmer avec cette impassibilité et cette sûreté de soi et de sa science ?

Des dix observations qui concernent la tête, les sept premières concernent des blessures produites par un couteau, ou un glaive, ou la hache à large tranchant qui était une arme de guerre du Moyen-Empire. Toutes ces blessures pénètrent jusqu'à l'os, mais plus ou moins.

Ce sont, soit des contusions du crâne, et alors le pronostic est toujours favorable, soit des entrailles, et le pronostic est douteux, soit des fractures, et il est défavorable.

La septième observation, qui est la plus longue du papyrus, nous présente les trois modalités possibles d'une atteinte au crâne à la suite d'un coup de couteau. La première comporte un verdict douteux ; la seconde un verdict défavorable. La troisième fait l'objet d'un traitement qu'on nous décrit en ces termes : « Fais pour lui une armature de bois matelassée de toile dans laquelle tu assujettiras la tête... Il sera maintenu au repos, avec deux supports de briques,

jusqu'à ce que tu aies vu qu'il a fait quelques progrès. » Breasted ajoute que ces prescriptions sont évidemment des formules assez familières aux praticiens d'Égypte pour qu'elle se puissent passer de plus ample description. La seconde prescription est assez énigmatique : il s'agit d'une construction de briques comme les lits des pauvres, destinée manifestement à empêcher le patient de se coucher et de déranger le pansement de la tête. L'observation signale encore dans les symptômes un pouls faible et de la fièvre. Que les cas de ce genre aient été nombreux à l'époque, c'est ce qu'illustre, comme le fait encore remarquer Breasted, la quantité de crânes qui ont été trouvés et qui portent les marques de blessures analogues, les unes ayant été la cause de la mort, comme celle du Pharaon Sekenre (début du xvi^e siècle), les autres ayant été guéries. Les photographies qu'il en reproduit sont très suggestives.

Le cas n° 8 fait probablement allusion à une trépanation.

Après les observations qui concernent le nez et où nous trouvons des descriptions de pansements (tamponnage et bandages) précises et logiques, nous arrivons aux observations 18 à 27 qui se rapportent à la mâchoire, à la bouche et aux lèvres.

C'est de là que nous pouvons tirer une merveilleuse description anatomique des os de la région maxillaire et de leurs relations. L'os temporal (*gem'*) et le ramus (*am'et*) s'articulent, y est-il dit, comme les griffes d'un oiseau à deux orteils (tel que l'autruche) : c'est la partie arrière du ramus qui est comparée à des griffes, lesquelles s'enfoncent dans le temporal. Et la comparaison est très exacte. Les ligaments antérieurs de la fourche du ramus sont attachés à l'os temporal en arrière du maxillaire : autre fait bien noté. Le chirurgien remarque, dans les cinq observations de troubles qui se rapportent à l'os temporal, les complications du côté des yeux et de l'oreille. Pour la frac-

ture du temporal, le chirurgien observe parmi les symptômes, la surdité. Pour la dislocation des maxillaires, on nous décrit la manière dont le praticien doit placer les mains pour les remettre en place.

Les symptômes des fractures de la colonne vertébrale (cas 28 et 33) sont bien exposés (impossibilité de mouvoir les bras, les jambes; perte du contrôle des organe excréteurs, etc., et le pronostic est donné comme désespéré.

Ce qui est ici tout à fait remarquable, c'est que, même dans les cas désespérés où — et pour cause — il n'est donné aucun traitement, la description du mal est claire et précise et on en recherche les causes anatomiques. La curiosité purement scientifique s'exerce donc ici sans conteste et sans autre but que la satisfaction donnée à l'esprit par la recherche des causes.

Breasted insiste beaucoup sur ce point. Il nous semble avoir tout à fait raison. C'est, à l'égard de l'histoire de la pensée scientifique, un fait capital.

Du même ordre sont des descriptions anatomiques précises, bien qu'elles ne concernent pas directement le cas examiné.

Le papyrus est surtout étonnant ailleurs comme traité d'anatomie. Il montre une connaissance sûre et positive du corps humain, laquelle en suppose l'étude attentive, et, dans cette étude, l'application d'une méthode d'observation objective que rien ne nous faisait prévoir par ailleurs jusqu'ici. Cette méthode et cette étude ont été sans doute en partie les fruits des pratiques des embaumeurs. Mais peu importe : la cause est une cause partielle, car le souci de guérir et de connaître pour guérir ne peut être oublié.

Le même esprit d'observation sûre se fait encore jour dans les remarques qui fondent le diagnostic. Comme traité de pathologie, le papyrus, bien moins surprenant que comme traité d'anatomie certes, n'est pourtant pas négligeable.

C'est surtout comme traité de thérapeutique qu'il

nous semble pauvre. Pour les blessures et les contusions, le remède favori, c'est l'application de viande fraîche. Après le premier jour, on enduit la lésion d'un onguent de miel et d'une herbe astringente. Cette tradition thérapeutique n'a d'ailleurs rien de magique. Elle est bien supérieure en droit aux remèdes « sales » ou extravagants qui sont restés si fort en honneur dans notre médecine, au moins jusqu'au xvii^e siècle.

Comme l'a finement noté M. Breasted, « l'attitude du médecin est nettement celle de la coopération avec la nature. A chaque instant, elle incline le praticien à ne pas prescrire d'autre traitement que celui de la diète... C'est un point de vue extraordinairement raisonnable, à une telle époque. Il faut noter aussi que la plupart des cas sont traités par l'opération, et secondairement ensuite, ou même pas du tout, par des médicaments. Si un homme a la mâchoire disloquée, et que le chirurgien ait réussi à la remettre en place en la forçant en arrière, il est seulement invité à appliquer un simple onguent pour calmer la douleur. »

En somme, c'est un empirisme de bon aloi. Il mérite d'autant mieux notre attention qu'il se superpose à tout l'arsenal magique ou fantastique que nous retrouvons dans notre moyen âge; puis, à côté d'un arsenal positif jusqu'à..., il est impossible de prophétiser. Le verso de notre papyrus, à défaut des autres papyrus médicaux, nous le prouve sans conteste.

Nous avons besoin de nous souvenir du côté pratique et technique de l'esprit égyptien, ce côté sur lequel s'accordent tous les Grecs qui ont parlé de l'Egypte, en particulier Hérodote et Platon. Il est certain qu'ici la technique pure de la chirurgie a été non

seulement le souci dominant, mais encore le seul souci de l'Égypte.

Etant posé le but pratique, instrumental, tout y a été rapporté et tout a été éliminé de ce qui n'y concourait pas directement, disons plus : matériellement. Le praticien des bords du Nil, à propos de la guérison des lésions osseuses, ne cherche pas le résultat précis, exact et qui se vérifie par la réussite d'une technique opératoire : solution d'un problème ou diagnostic, traitement et pronostics médicaux.

« Chacun des 48 cas est, comme nous l'avons vu, identifié par une liste de conditions objectives soigneusement observées — conditions relatives, le plus souvent, à des blessures ou à des accidents. Ces cas, dus à des causes physiques tout à fait manifestes pour le médecin, n'ont évidemment rien à voir avec les activités des démons malins de la maladie. » Aussi ces exemples d'organes et de tissus, lésés par des facteurs physiques naturellement intelligibles, « forment-ils un royaume qui reste indépendant des pouvoirs magiques, un royaume dans lequel le médecin égyptien a rassemblé les faits observables de l'anatomie, de la physiologie, de la chirurgie et de la thérapeutique ». Il n'y est plus question des vieilles traditions sur les esprits et les charmes.

Comme pour mieux souligner le caractère positif et scientifique de ce mouvement unique pour l'histoire de la pensée et la théorie de la connaissance, plus encore que pour l'histoire des faits scientifiques proprement dits, un cas, un seul cas fait mention de l'usage d'un charme magique. Or comme le fait remarquer Brea-
sted, c'est aussi le seul exemple, dans tout le papyrus, d'une observation qui ne soit pas accompagnée d'un pronostic. Le médecin l'exclut évidemment de la liste des cas qui sont à traiter autrement que par des moyens magiques. L'importance de cette exception, qui confirme la règle, ne saurait être exagérée. Les cas de rémanence magique, si l'on peut dire, sont mis

en dehors des humaines prévisions. Il est excepté par le médecin lui-même de la compétence scientifique, et, par là, du champ de sa science, de cette connaissance où il se reconnaît une maîtrise positive de la nature, consciemment ou inconsciemment, il n'importe. Si c'est inconsciemment, comme c'est probable, le fait n'en a que plus de conséquences pour l'histoire de la pensée scientifique et de l'esprit humain. Il montre qu'à un moment donné de leur évolution, un départ se fait entre le souvenir rituel, la tradition et l'obsession magique d'une part, la maîtrise et la connaissance de quelques faits naturels, purement naturels, d'autre part — à mesure que s'est amenuisée l'observation, grâce aux circonstances occasionnelles qui semblent inviter d'elle-même à cette observation. C'est proprement la naissance de l'esprit positif dans la technique.

Mais qu'à côté de cette technique si étrangement positive, sans doute parce que tout entière pragmatique et pratique, subsiste, en pleine coexistence, si absurde que cela soit, et invraisemblablement bien plus importante, la tradition magique.

CONCLUSION

L'origine de la médecine se perd, comme on l'a dit, dans la nuit des temps. En Egypte, elle a atteint un assez haut degré de perfection, au moins au temps des Pharaons. Sans être scientifique, au sens actuel du mot, elle l'était à cause de la qualité intellectuelle de ceux qui détenaient des recettes et des formules toutes éprouvées par l'expérience et qui jouissaient, à la cour des Rois, d'un grand crédit. Comme dans la plupart des nations de cette époque, c'étaient les prêtres d'Isis, les Mages, qui l'exerçaient. De là est venue, à tort ou à raison, l'idée que la médecine des Egyptiens était imbue de préjugés de magie.

Après l'expédition de Bonaparte, qui marqua l'exhumation de l'antiquité égyptienne, et qui nous révéla, grâce à Champollion, les progrès qu'avaient faits ce peuple dans tous les domaines, la médecine n'a pas paru avoir occupé une place aussi grande que celle qu'elle occupe dans les sociétés modernes; cela tient à ce que les traditions étaient surtout orales et non écrites. Malgré cela, on peut juger à ce qu'on a retrouvé que la médecine de l'ancienne Egypte a fourni — par tradition — aux écoles arabes, plus tard, de recettes utiles.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Le Nil et la civilisation égyptienne*, par M. le Professeur Moret, du Collège de France.
2. *Coup d'œil sur la médecine égyptienne*, par M. le Professeur Abel Rey, de l'Université de Paris.
3. *Le Médecine dans l'ancienne Egypte*, par Mme Foucart, Conférencière au Musée du Caire (consulter la revue *La Nature* N° 28-96, janvier 1933).
4. *L'Histoire de la Médecine* (II^e Congrès de l'Histoire de la Médecine, Paris 1922).
5. Maspéro, *Histoire ancienne de peuple de l'Orient*.
6. *L'opuscule*, cit. par J. H. Breasted.
6. *The Edwin Smith surgical papyrus* by James, Henri Breasted.
7. *Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique* (p. 97).
8. *Pathologie of diseases found in mummies*, par D^r Ruffer (of the quarantine service at Alexendria).

VU : *Le Président de Thèse*,
Signé : L. TANON.

VU : *Le Doyen*,
Signé : ROUSSY

VU
et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
Signé : CHARLETY.

